

AVIS DE TEMPÊTE SUR CASTEL ROSE

Bernard GUSTAU



Bernard Gustau

Avis de tempête sur Castel Rose

© Bernard Gustau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0545-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Un anniversaire.....bien arrosé !!!!

Jeudi 27 janvier 1977

BARBARA ET JOHN

Il règne une grande effervescence dans le bel appartement de West Saint Clair avenue, au cœur battant du centre-ville de Cleveland. L'air vibre d'une énergie presque palpable, chargée de l'excitation des préparatifs de dernière minute. Barbara circule d'une pièce à l'autre, ses pieds nus effleurant le parquet brillant, laissant des traces fugaces sur le vernis trop bien lustré. Elle respire profondément, savourant les effluves subtils du jasmin qui embaume le salon, un petit luxe qu'elle s'est accordée ce matin en disposant quelques fleurs fraîches dans le vase en cristal de Baccarat. À moins de cinq cents mètres, le Grand Public Square bourdonne de sa vie urbaine, mais ici, au troisième étage de cet immeuble de briques rouges, une bulle de calme et de sérénité enveloppe leur nid douillet.

L'appartement semble suspendu entre deux mondes. Au-dessous, le Subway exhale ses relents de sous-sol, humidité, béton mouillé, traces de mille vies pressées. Mais dans les trois chambres, dont les fenêtres donnent sur la cour intérieure, règne un silence de cathédrale qui apaise les nuits les plus tourmentées. Les pièces à vivre, elles, captent la frénésie du quartier qui pulse comme un cœur vivant. C'est précisément cette dualité que Barbara a adorée dès le premier jour où, John et elle, ont franchi pour la première fois cette porte. Elle aime cette opposition entre le refuge intime et la vibrante réalité urbaine qui s'écoule sous ses fenêtres.

Son cabinet de consultation occupe un vaste studio au même étage. À peine cinq minutes séparent ses patients de sa vie domestique, et Barbara savoure cette proximité quasi miraculeuse. Entre les séances, elle fait un petit saut pour préparer des petits plats délicats pour John, ratatouille provençale, poulet aux cacahuètes façon Ghana, gâteau aux noix de coco, qui font son délice. Elle a appris que nourrir était une forme de langage, presque un dialecte de l'amour. Le Cabinet lui offre également un espace pour respirer, pour être elle-même au-delà de l'épouse attentive qu'elle demeure, Barbara la psychothérapeute, celle qui écoute les tourments des autres et trouve dans cette écoute une forme de communion avec l'humanité souffrante.

Et puis il y a le parc. Le Central Park de Cleveland demeure son sanctuaire

personnel. Chaque matin, avant que la ville n'émerge complètement du sommeil, elle y fonce, ses jambes longues dévorant l'asphalte avec une économie de mouvement parfaite. Elle court en tenues de sport couleur pastel, rose pêche ou bleu ciel, qui épousent chaque courbe de son corps sans fausse retenue. Barbara n'est pas du type à se cacher. Son épiderme d'ébène luit de transpiration, ses cheveux attachés en tresses frappent son dos au rythme cadencé de sa respiration. Elle court comme un hymne, une prière laïque adressée au mouvement pur, à la liberté corporelle. Les joggers new-yorkais qui sillonnent aussi le parc lancent des regards admiratifs, mais Barbara ne les voit pas. Elle existe dans ce moment où le corps devient musique, où l'esprit se dissout dans l'effort et la sensation.

Aujourd'hui, au lieu de courir, elle prépare les valises.

Sur le lit conjugal recouvert d'un couvre-lit en velours crème, trois valises rigides en fibres synthétiques attendent, gueules béantes. Elle y empile pull-overs en maille épaisse, pantalons de Corduroy, robes d'intérieur moelleuses, même un ensemble de soirée en soie noire qu'elle hésite encore à emporter. North Tonawanda. Le Castel Rose. Le nom résonne dans son esprit comme une promesse ancienne. Les parents de John, industriels, protestants du dimanche, discrétion incarnée, possèdent ce domaine merveilleux sur les rives du canal Erié-Tonawanda Creek. Ils en ont fait un petit empire : salles de séminaire modulables qui s'arrangent et se réarrangent comme les pièces d'un jeu de Tetris, grande salle à manger de cinquante couverts dotée d'une cuisine professionnelle, piscine couverte toujours chlorée et chaude comme un ventre maternel.

Mais les bijoux du domaine demeurent les chalets. Douze maisonnettes en bois blanc parsèment le parc avec un charme de conteur de fées américain. Il paraît, John le lui a rapporté avec amusement, que chacun porte le nom d'une plante tropicale : l'Hibiscus, la Passiflore, le Goyavier, des noms qui sonnent comme des incantations exotiques sous le ciel gris-bleu du nord de l'État. Au cœur du domaine, prospère une serre tropicale où s'épanouissent fougères géantes et orchidées magnifiques. Barbara imagine déjà ce contraste, l'exotisme captif sous le verre, pendant que dehors s'achève janvier et que la neige commence son ballet blanchâtre. C'est là que son mari, organisateur méticuleux, cartésien jusqu'à la fibre, a prévu de célébrer ses trente-cinq ans. Ses trente-cinq ans ! Elle y pense encore avec une sensation de légère irréalité. Les invités arrivent demain : ses camarades de l'université de New York, des gens avec qui elle dansait au son de Motown et debout parlait littérature et politique jusqu'à

l'aube des années où tout semblait possible.

Elle sursaute au bruit de la clé dans la serrure.

John apparaît sur le seuil, s'encadrant dans la porte ouverte comme un portrait peint à l'huile par un maître du dix-neuvième siècle. Son élégance la saisit chaque fois, cette façon qu'il a de mouvoir son corps dans l'espace, comme s'il dansait même lorsqu'il marche simplement. Le costume de laine sombre enveloppe ses épaules larges et tombe avec une précision dite "italienne", bien qu'il soit cousu à Cleveland par un tailleur de Beaux-Arts qui comprend l'importance d'une coupure exacte. Ses chaussures resplendissent comme des miroirs noirs ; on y verrait presque danser les reflets des lustres. Comment demeure-t-il impeccable en toutes circonstances, lui demande-t-elle souvent ? Même sous la pluie glacée qui s'annonce, il aurait ce je-ne-sais-quoi de la noblesse britannique éternelle.

John Sinclair, trente-trois ans, chef de projet à la division Cleveland d'Actron Manufacturing, fabricant de sophistiqués équipements d'outillage électronique pour l'aéronautique et l'armement. Son visage porte quelques rides précoces autour des yeux, traces de responsabilités et de sourires. Mais ce qui le définit véritablement, c'est cette présence qui émane de lui, cette autorité naturelle qui rayonne de son menton volontaire légèrement masqué par un bouc distingué et une moustache fournie lui donnant l'air d'un artiste bohème aux sensibilités fines. Son imposante chevelure bouclée contraste délicieusement avec la rectitude de son costume. Ses yeux noirs comme des puits profonds respirent une détermination tranquille.

Mais c'est sa voix. Seigneur, c'est définitivement sa voix qui l'avait conquise, dès ce premier cours de littérature comparée à NYU, dix ans plus tôt. Quand John prend la parole, le monde se rétrécit. Son élocution demeure posée, presque ritualisée, subtile comme la caresse d'une main gantée sur une épaule. Un timbre grave que Barbara sent littéralement vibrer dans sa poitrine, la transportant dans des mondes suaves et délicats. Même maintenant, après ces années de mariage, sa voix la fait encore chavirer.

— Salut, mon amour, murmure-t-il en l'approchant.

Il dépose un baiser sur ses lèvres, tout naturellement, sans emphase, puis sa main large et chaude se pose à la base de sa nuque, juste où finit le cou et commencent les épaules. C'est un geste qu'il répète quotidiennement, et qui, chaque fois, la bouleverse comme si c'était la première fois. Ce petit comportement personnifie leur intimité délicate, cette langue corporelle qu'ils ont construite ensemble.

— Tu dois te préparer, dit Barbara en lui indiquant les trois valises qui attendent sur le lit. Le temps s'annonce vraiment mauvais.

John examine les bagages avec l'œil critique du logisticien habitué à calculer poids et espace.

— Bien. Je vais me doucher et me changer.

Il disparaît dans la salle de bain.

Barbara l'entend mettre la musique, un gospel de Mahalia Jackson retentit doucement, sa voix rauque et riche emplissant l'appartement. Barbara profite de ces minutes pour confectionner un panier-repas : sandwiches de rôti de bœuf, fromage blanc fermier, fruits frais enveloppés dans du papier brun, une Thermos de café chaud. Elle sait que quatre cents kilomètres les attendent, que la Toronado Oldsmobile, ce gros coupé Brougham bleu foncé et blanc, véritable salon cossu sur roues, les avalera lentement si la météo empire.

À midi pile, ils quittent l'appartement. La rue résonne de la circulation habituelle des heures de la mi-journée : camions de livraison, taxis jaunes, piétons enroulés dans des pardessus. Le temps s'est assombri davantage. Des rafales de vent lacèrent la ville, soulevant poussières et papiers abandonnés. Une pluie glacée commence à s'abattre sur les vitres.

Barbara s'installe derrière le volant de la Coronado, John adore quand elle conduit, admirant la concentration gracieuse de ses traits, la manière qu'elle a de dominer la machine massive comme si elle n'était qu'une extension de son corps. Elle s'enfonce dans les fauteuils de cuir blanc, si moelleux qu'on disparaît presque dedans. La voiture sent l'essence, le cuir neuf, la modernité des années soixante-dix, cette époque où les Américains roulaient encore dans des tanks climatisés.

Les premières heures passent tranquillement. La Nationale 90 dévore les kilomètres. Ils longent les rives du lac Érié, qui apparaît à travers la pluie comme une présence grise et morose. Conneaut, Westfield, Silver Creek défilent, minuscules points de civilisation où les gens vivent des vies que Barbara ne peut qu'imaginer, ouvriers de fonderies, employées de boutiques, enfants qui jouent sous des porches de maisons de bois.

À seize heures, près de Blassel, le vrai problème commence.

La neige change. Jusque-là poudreuse et presque jolie, elle devient collante, dangereuse, gênant la visibilité comme une couche de coton mouillé. Barbara ressent la tension augmentée dans ses mains sur le volant. La lourde berline ralentit, l'adhérence devenant précaire. Son angoisse remonte, celle de ne pas arriver, celle de l'imprévisibilité, que John ait organisé son anniversaire avec

tout son sérieux méthodique et que le dieu des tempêtes en décide autrement.

— Et si on ne peut pas y arriver demain ? demande Barbara, sa voix trahissant une nervosité nouvelle. Et si les invités sont bloqués ?

John observe la route avec calme. Puis, très doucement, il place sa main sur la sienne, couvre ses doigts tendus.

— On arrivera, dit-il simplement. On arrivera toujours.

Elle sent son angoisse refluer comme une marée qui se retire. Sa respiration s'approfondit. Elle lui rend son sourire. C'est cela, comprend-elle une fois de plus, qu'elle aime chez cet homme, cette capacité à transformer l'incertitude en certitude par la simple présence, par la tranquille assurance de sa voix et le contact de sa main.

À dix-huit heures exactement, l'immense grille du Castel Rose apparaît enfin à travers un brouillard de neige et de pluie mêlées. Six heures de route. Presque quatre cents kilomètres. Barbara coupe le moteur.

Dehors, le vent salut son arrivée.

CASTEL ROSE

La grille franchie, la Toronado s'engage prudemment sur le chemin sinueux qui mène au domaine. Entre les tourbillons de neige, surgit peu à peu la silhouette du bâtiment principal, majestueux et rassurant comme un phare dans la tempête. Barbara retient son souffle. Le Castel Rose déploie ses charmes de gentilhommière américaine revisitée, ce drôle de mélange entre architecture victorienne et pragmatisme des années cinquante qui caractérise les constructions de cette région frontalière. Les briques rouges, usées par les hivers impitoyables, patinées par les années, supportent fièrement la masse des deux tours circulaires qui encadrent le corps du bâtiment. Ces tours, que John lui avait décrites lors de précédentes visites, abritent l'une, un petit salon intime, l'autre, le bureau de gestion administratif. Elles donnent à la structure entière cette allure de château de carte postale, pas authentiquement féodal, mais authentiquement américain, ce curieux mélange de nostalgie européenne et d'ingénuité pratique qu'adore Barbara dans ce pays où elle vit désormais.

L'éclairage extérieur, ces nouveaux projecteurs automatiques que son beau-père a installés l'année précédente, crée un halo doré qui enveloppe le bâtiment d'une teinte chaleureuse. Cette lumière contraste violemment avec le blanc nacré des graviers fins qui recouvrent le sol du parc, miroitant sous les flocons de neige qui redoublent d'intensité. Barbara observe les jardinières alignées le long des grandes baies vitrées qui s'ouvrent sur la nature morte de l'hiver. Son cœur se serre en les voyant : débordantes de feuilles jaunies et brûlées par le froid, elles ressemblent à des cadavres de créatures exotiques qui n'auraient pas survécu au climat hostile. John, assis à côté d'elle, les observe également.

— Ton père laisse les plantes dehors en plein hiver ? demande Barbara en arrêtant la voiture devant l'entrée principale.

— Il aura oublié, répond John en soupirant légèrement. Tu le connais. Son esprit est toujours ailleurs. Je vais les rentrer à la serre ce soir.

Oui, elle le connaît bien, le père de John, ce gentleman du Delaware qui s'est pris de passion pour les plantes exotiques comme d'autres se prennent de passion pour le golf ou le bridge. C'est son obsession délicieuse, celle qui justifie l'existence même du Castel Rose. Les noms des chalets sonnent à Barbara comme une incantation magique, comme si chaque bungalow s'ouvrait sur un pays lointain rempli de senteurs tropicales et de mystères botaniques. À la belle